

EAU ET CIVILISATION par DOM ROMAIN CLAIR

Arrivé en Dordogne dans l'abbaye de Cadouin, nouvelle pour moi, j'ai l'honneur de vous remercier de ce colloque qui fait probablement suite à d'autres réunions ici-même. J'ai pensé vous présenter les références historiques et culturelles de l'eau dans la vie des moines en vous parlant des monastères inconnus de Provence, Savoie ainsi que ceux de Grèce et de Constantinople.

GANAGOBIE

Placé entre le lit circulaire du torrent du Buès et celui de la moyenne Durance, Ganagobie est un rocher entouré d'eau. Est-ce l'âge mûr de la pierre ou une pression néolithique ? De récentes fouilles signalent sur ce plateau à gauche de la Durance, la présence d'un village humain depuis au moins cinq mille ans et sur environ mille hectares.

Au début du II^{ème} siècle apparaît la fondation d'un pont romain de la voie Domitienne qui franchit le Buès entre Ganagobie et Lurs. La traversée de la Durance a lieu par le bas du Loup entre Buès et Dabisse, et par le gué de Saint-Transit entre La Serre et Saint-Michel-le-prieuré. Tels sont les voyages obligés des habitants laïcs des environs ou des moines basés sur le plateau. Pour faire agir un moulin, les bénédictins en font établir un à La Serre, par un canal pris sur la Durance.

Dominant la rivière de près de 350 mètres, le plateau de 60 hectares est formé de cadres supérieurs de molasse de 20 à 60 mètres d'épaisseur dans une altitude de 620 à 720 mètres du sud au nord, de 1500 mètres de longueur et une largeur de 100 à 500 mètres. L'existence ou l'absence de l'eau, substance liquide et transparente, sans odeur ni saveur, est un problème crucial pour tous ses habitants.

Dans les vestiges de l'abbaye du IX^{ème} siècle, on a trouvé une trentaine de tombes en pierre, dont celle de l'abbé avec son bâton en forme de tau et celle d'un autre moine transpercée par la pointe d'une flèche métallique.

Au X^{ème}-XI^{ème} siècle, le prieuré clunisien est entouré d'une tour à gauche, d'une chapelle pour l'évêque Jean III de Sisteron et du monastère complet au sud.

La reconstruction complète est du XII^{ème} siècle : depuis 1120 pour le chevet de l'église jusque vers 1200 pour le réfectoire avec tous les éléments nécessaires à la vie monastique.

Depuis longtemps, il y a une taille prise dans une ceinture de falaises garnie de baumes d'où jaillissent des sources. Une religion primitive se pratiquait dans des cryptes naturelles récupérant des eaux de pluie, citernes de grandes dalles de calcaire ou vastes auges en pierre pour recueillir les larmes suintantes du plateau. L'auge est sous une grosse pierre, un peu cachée par des buissons. Tout en cherchant le ciel, il faut chercher dans les forces de la nature.

Sous terre, en-dessous du monastère (le plus ancien connu au temps de Charlemagne), deux sources sont retrouvées de part et d'autre, à environ 160 mètres, rassemblées dans des bassins ou citernes taillés dans le roc. La principale source encore sous la roche est recueillie dans une auge disparaissant sous les mousses, son eau s'écoule dans un beau lavoir à gorge carrée. Sous une autre source, le même système a été disposé en 1897 dans un espace de 100 mètres cubes .

Près de Villevielle (village connu dès le VIIème siècle), la porte de l'eau permettait d'accéder à des sources situées en contrebas des grottes. Elles sont aujourd'hui tarées ou presque.

Dans la construction ancienne du monastère, était certainement prévue dans le cloître du IXème siècle une citerne pour recevoir les eaux de pluie. Cet édifice n'eut jamais de fontaine près du réfectoire mais seulement une petite caisse de 40 centimètres de côté pouvant servir de petit vase de service. Plus tard un prieur du XVIIème siècle, dom Pierre Gaffarel, fit vider cette citerne pour y abriter ses tonneaux de vin !

Sur le plateau, afin d'alimenter une ancienne taillerie de meules, était installé un bassin recueillant les eaux de ruissellement appelé "fontaine aux oiseaux". Les édifices bâtis sur les piémonts à mi-hauteur servaient à recevoir l'eau à usage courant, que le débit soit important ou pas.

Sur le domaine de Ganagobie, habité par des moines plus ou moins nombreux depuis douze siècles, les aménagements modernes sont assez récents : la construction de syphons à travers tous les ravins permit l'édification du canal de Sisteron à Manosque en 1881, (exemple celui du Buès). Nous pouvons également noter la construction d'une citerne à l'école de Bussy vers 1900.

En 1972, grâce à un réservoir de 50 mètres cubes d'eau sur le plateau à proximité du monastère, une nouvelle irrigation est possible. Ce qui va permettre enfin l'ouverture d'une nouvelle affirmation du désir de l'eau naturelle dans les très anciennes présences monastiques.

Les cellules sont créées successivement :

- deux dans la grande barre très ancienne, à gauche de la porte d'entrée de la ferme du XVIIème siècle, en 1939 puis trois autres en 1973 ;

- dix dans l'ancienne ferme du XVIIIème siècle à droite de la porte en 1983 et six autres dans sa stalle en 1994 ;

- dix en 1990 à l'infirmerie du XIème siècle restaurée à l'angle sud-est du cloître, ce qui est encore visible au sud de l'église ;

- vingt autres dans la nouvelle construction habitable au sud, en 1992.

Les cellules bénéficient du même principe de fonctionnement : au pied de ce nouvel édifice, comme sur la toiture du XIème siècle, sont aménagés des éléments de capteur solaire fournisseurs d'eau chaude.

En même temps un système de diffusion des eaux est réalisé. Ce système très ramifié permet d'éviter l'altération du sol du plateau et de ses piémonts.

Quant aux eaux-vannes, chargées de matières putrides, elles sont dirigées à partir de 1990 dans une zone d'épuration des eaux résiduaires créée par la SOAF au pied oriental de la falaise monastique.

Une nouvelle distribution d'eau est également disposée à partir de 1991 dans les nouveaux chemins de protection contre les incendies autour de la forêt jusqu'aux édifices de La Grange et des Ecoles. Ainsi qu'en 1994 la construction d'un réservoir de protection de 260 mètres cubes d'eau établi dans un espace remis en activité pour extraire les blocs de pierre nécessaires à la restauration du prieuré.

Conclusion personnelle sur les bénédictins de Ganagobie : douze siècles de vie presque sans eau pour une communauté de 14 moines et ses invités. Ouverture depuis 25 ans d'un régime nouveau progressivement établi pour la communauté de 30 moines et 15 hôtes établie depuis trois ans. Qui aujourd'hui peut imaginer une vie quotidienne ancienne aussi difficile ?

Dans ce havre de silence, point de rencontre de la douceur provençale et de la rigueur alpestre, entre terre et ciel, la vie simple et recueillie de ces hommes de Dieu, qui contraste avec l'agitation de la vallée de la Durance, est un symbole et un appel : un appel à la réflexion, à la méditation, au recueillement, mais aussi un dialogue nécessaire avec les hommes et femmes de notre temps, désireux de cet appel soit à titre personnel soit pour la satisfaction des auteurs de séminaires de Centre entreprises.

HAUTECOMBE

Pour changer de la Provence, nous remontons de 250 kilomètres vers le nord, en Savoie. Dépendant de l'abbaye d'Aulps, en Chablais, des moines bénédictins s'établirent vers 1119 à l'est de la montagne de Cessens, entre Rhône et Albanais, à 675 mètres d'altitude. Cette petite vallée d'Hautecombe était dotée d'une source et d'un clair ruisseau, toujours vivants, indispensables à la vie communautaire. Son édifice, église et monastère, ne fut détruit qu'après la Révolution française. On put en 1840 détourner une source abondante, surgissant au milieu de ses ruines, découvrir ensuite un puits et repérer à l'est du ruisseau un petit étang destiné à mettre en route un vieux moulin. Les fouilles du XIX^{ème} siècle ne fournissent pas d'autres indications mais laissent tout à fait normale la vie de bénédictins dans une construction qui peut être alimentée par une eau toujours ruisselante.

Devenant cisterciens en 1135, les moines voulurent déménager sur un promontoir étroit, bloqué par la Charve, sur la rive occidentale du lac du Bourget ou lac de Châtillon. Ils conservèrent le nom d'Hautecombe. Dans ce site sauvage, accessible seulement par bateau, ils découvrirent à 235 mètres d'altitude une petite église, quelques habitants et les intermittences mystérieuses d'une source où palpitait une naïade dans la pénombre.

Faisant appuyer sur les rocs le support de leur nouveau monastère, les moines adoptèrent la direction de leur église primitive, nord-nord-est. Les ailes des moines et des convers furent édifiées sur la molasse : le reste dû enfoncer son support.

Dans l'angle sud-est du jardin clos par les galeries, était creusé jusqu'à la molasse un puits sacré, profond de 11,20 mètres, dont la margelle de pierre jaune a été fortement entaillée par la chaîne qui servait à puiser l'eau. Un petit toit couvert de tavaillons de châtaignier l'abritait, porté par deux colonnes de chêne. A ses côtés, les moines avaient placé un superbe bassin monolithique, de plus de deux mètres de long sur 60 centimètres de haut et de large, creusé dans le dernier vestige d'un temple érigé à Auguste un bon millénaire plus tôt, ainsi que l'indiquait une inscription gravée sur l'un de ses flancs. Cette fondation de l'eau douce et saine fût certainement tenue par les moines pour l'eau chrétienne de leur église. Certains lui portaient aussi des vertus curatives. Elle était employée dans le traitement de certaines maladies.

A l'opposé, à droite, dans l'angle sud-ouest du jardin, se dressait en face du réfectoire, une fontaine très semblable à celles dont on a retrouvé des vestiges à Aulps, à Pontigny, à Fontfroide. Des bourneaux, ou conduites de bois forcé, l'alimentaient en eau de source entre deux murailles, au nord et à l'est, que signale une grosse pierre du XII^{ème} siècle.

Sous une voûte à bonnet de prêtre, cette eau jaillissait dans un vaste bassin de pierre circulaire formant une vasque un peu moins large, soutenue par cinq colonnettes. La piété des moines l'orna plus tard, au XVème siècle, d'un Saint Bernard de pierre, versant l'eau d'un vase qu'il tenait à la main, en un geste que Saint Benoît réserve à l'abbé du monastère.

Il faut bien le comprendre : entre le puits et la fontaine, les moines disposaient de toute l'eau nécessaire à leur vie quotidienne dans le cloître. Cuisine, communauté, paneterie, fourneau, forge : tout fut alimenté à la dimension importante des moines et des pauvres reçus chaque jour sur place.

La source arrivant à la fontaine était située dans une gorge creusée au fond du grand enclos, à 300 mètres à l'ouest et à gauche de l'abbaye, pour servir à la vie de la communauté. Il en subsiste vers sa naissance, un petit édicule, voûté de tuf avec un fronton de pierre décoré d'arc trilobé. Il abrite un bassin de pierre long de deux mètres sur soixante centimètres de large. Cette eau était amenée jusqu'à l'abbaye par des conduits de bois ou bourneaux, qui arrivaient parfois à se briser. C'est ainsi que pour maîtriser le feu dans le four à pain vers 1640, les moines durent l'arroser d'un tonneau de vin !

La source à l'ouest de l'abbaye provenait d'une chute d'eau de pluie, de qualité toute différente, ruisselant le long du rocher pour se précipiter dans une forte pente, cherchant à s'enfouir dans le niveau du lac, à 300 mètres au sud du monastère. Au long des années, cette eau entraîne dans un frottement continu l'aspect pétral du calcaire tendre qu'elle accumule sous son hydrographie. A la réorganisation foncière de 1939, de trois mètres d'eau et deux mètres de craie, un fond de cabane joint à une paroi verticale aux éléments de chêne a pu être daté d'environ 6000 ans. Ce qui situe probablement la plus ancienne station humaine néolithique repérée sur le pourtour du lac du Bourget. Ce niveau de l'eau du lac est environ six mètres de l'actuel qui est fixé depuis 1970 à 231,70 mètres. On a trouvé à Portout, un quai du XIème siècle, un mètre plus bas que ce niveau. Depuis mon arrivée en 1946, cette eau bleue ou grise pouvait varier de 5,30 mètres en haut ou en bas.

A 300 mètres au nord de l'abbaye, un ruisseau tombe directement dans le lac. Il alimentait une scierie et trois moulins : un moulin blanc et deux moulins bruns pour produire leur farine, encore debouts au XIXème siècle. Tous ces éléments furent détruits vers 1909, date où le dernier fut abattu à cause de sa grande vétusté. Il en subsiste un mur de fondation et une contre-meule.

Ces bâtiments étaient situés à l'intérieur de la grande enceinte. Mais l'eau qui les faisait tourner provenait d'un étang établi, du sud au nord, en dehors de celle-ci. Mesurant 300 mètres de long sur 25 de large, il était divisé en trois bassins, qu'une série de vannes permettait de remplir ou de vider à volonté. Deux sources alimentaient cette réserve : la source du renard et la fontaine des merveilles ou source intermittente.

Placée au fond de l'étang, la fontaine du renard avait un temps de disposition aussi curieux que celui de la fontaine merveilleuse. Jaillissant dans une fente étroite de rocher sud-nord, cette dernière eau se répandait à gros bouillons dans un bassin de pierre situé à l'est et s'écoulait ensuite vers l'étang au midi. Lorsqu'ils étaient vides ou presque, ces réservoirs prenaient figure de "marais". C'est leur état actuel, maintenant que les vannes ont disparu : l'eau stagne un peu dans le fond et le rend marécageux. Mais il subsiste toujours vers le nord une presqu'île en terrain dur et plus élevé. Quand le niveau des eaux montait, la presqu'île se transformait en "islette herbue" qui semblait "nager... comme un bateau", soit y flotter. Elle a depuis reçu la vie d'un arbre bien étendu.

Avec une animation variable suivant le temps (de quelques minutes à quelques mois) la source intermittente était un mystère. Elle attirait les voyageurs du monastère et les intriguait dans l'impermanence de son évacuation. Dans son poème "La Savoie", Jacques Pelletier du Mans donne plus de place à la fontaine des merveilles qu'au monastère lui-même. Quant à l'historiographe Papire Masson, il rapporte dans sa "Description des fleuves de la Gaule" que, pendant quatorze mois vers 1580, il est venu s'asseoir une heure chaque jour au bord de la source intermittente afin de méditer sur ce phénomène, "très sainte et très auguste solitude d'Hautecombe" selon Saint François de Sales.

La construction de "La Voûte", une robuste grange bâtelière, toujours debout, a été édiflée au milieu du XIIIème siècle, au bord du lac, sur l'évacuation du ruisseau que nous venons de citer. A deux pignons, de 35,85 mètres de long sur 12,70 mètres de large, elle est couverte d'une haute charpente à double pente. Son rez-de-chaussée constituait une grande darse couverte d'un puissant berceau de tuf. D'énormes arcades en arc brisé ou en plein cintre, larges de six ou sept mètres, s'ouvrent dans les murs épais et massifs : deux à l'est, une au nord et une à l'ouest. Elle permettait aux bateaux de s'abriter ; on voit encore l'empreinte des anneaux destinés à les amarrer. C'est seulement depuis le XIXème siècle que la darse a été réduite à la seule moitié nord du rez-de-chaussée et depuis le troisième quart du XXème siècle que son niveau a définitivement baissé.

Le lac du Bourget représentait un paradis pour la pêche, très abondante dont l'abbaye était professionnelle sur deux fois six kilomètres, tant à l'est qu'à l'ouest : songeons aux lavarets envoyés à l'abbaye de Cîteaux comme aux rois de France. L'abbé dom Alphonse Delbène, dans la seconde moitié du XVIème siècle, en a vanté l'immense richesse de 34 espèces de poissons. Ce droit de la pêche ne sera supprimé à l'abbaye qu'en 1855 par le gouvernement sarde.

Un autre aspect du lac est la circulation très nombreuse de navires de toutes sortes qui joignent Seyssel ou Lyon. Un bateau d'Hautecombe s'en va s'occuper des moulins traités à Bordeaux sur un ruisseau vertical.

Les navigateurs surtout s'arrêtaient chaque jour à la Voûte pour recevoir quelque rafraîchissement ou même nourriture et boisson au moment où ils s'abritaient des injures du temps violent.

Aujourd'hui, des navires partent de Lyon pour rejoindre le Pirée, port d'Athènes en Grèce. Le pape Innocent III demanda, en 1210, à des moines d'Hautecombe de s'embarquer de leur abbaye pour voyager jusqu'à Corinthe et établir l'année suivante une abbaye à Zaraka, non loin du lac de Stymphale aux oiseaux de métal. En 1213, nouvelle traversée pour s'établir à Constantinople dans le Saint-Ange de in Petra, puis aussi de l'autre côté du Bosphore en l'abbaye de Rufiane en 1225. Le choix de ces nouvelles installations en pays gréco-latin rattacha les moines cisterciens à leurs habitudes quotidiennes dans le monde rural en Morée ou dans le développement urbain du Bosphore. Moins d'un demi-siècle plus tard, l'été 1261, nos moines durent s'embarquer sur des vaisseaux aux 3000 Latins pour fuir rapidement l'armée impériale grecque et revenir sur les paisibles rives d'Hautecombe.

Toujours accessible, l'abbaye pouvait recevoir certains dignitaires. Par exemple, en 1244 le pape Innocent IV et douze de ses cardinaux y furent hébergés en se rendant de Chambéry vers Lyon avant le premier concile oecuménique. Et très probablement le pape Grégoire X qui effectua le même voyage lacustre en 1273.

L'eau dût certainement marquer son importance dans tous les domaines acquis par le monastère. Le courant sauvage du Rhône ne permit pas aux moines de garder longtemps l'entretien du pont de la Guillotière à Lyon, reçu en 1308 : ne pouvant assurer les réparations continuelles du tablier à cause de l'épuisement des réserves de bois, ils durent le céder à d'autres en 1314.

La source d'eau, prise à l'ouest est certainement utilisable chaque jour. Un bassin en demi-cercle d'environ 1,50 mètre de diamètre, est construit vers 1750 au bord du chemin de l'abbaye. L'eau pouvait être puisée par les hommes ou bue par les animaux. La construction dans le monastère de fontaines en étain sous les coquilles du réfectoire et de la sacristie date de la même époque. La création d'un jet d'eau et d'une fontaine dans le jardin du roi en 1863-1864, au nord de l'église et d'une buanderie pour le nettoyage des vêtements monastiques, sont les dernières opérations des cisterciens, qui ont cherché, mais en vain, des sources supplémentaires.

L'arrivée des bénédictins en 1922 provoqua une augmentation de cette alimentation aquatique. Un rocher creusé dans le roc abrita, en 40 mètres cubes, l'eau de la source toujours identique. Il peut recevoir, depuis 1935, l'eau pompée à 30 mètres de profondeur dans le lac avec javellisation automatique, ce qui entraîne une distribution générale de l'arrosage des jardins. Après installation d'une pompe de suppression dans le bosquet en 1957, une étude de la qualité aquatique entraîna une transformation, ce qui réduisit à 20 mètres cubes la capacité du réservoir en 1961. Cela amena la construction, en 1964, d'un réservoir de 60 mètres cubes, à demi-enterré sur la Grande-Vigne, soit un ensemble de 80 mètres cubes, indispensable pour la communauté.

L'eau est distribuée dans toutes les cuisines et une fois par étage à l'abbaye en 1922, à l'hôtellerie en 1923, au grand chalet en 1929, à la ferme en 1943, au petit chalet en 1948, à l'auberge en 1982. Au monastère, des salles d'eau permettent la création d'un bain en 1922, un autre en 1955, cinq douches en 1955, 1970 et 1981. Une colonne aquatique contre l'incendie est créée en 1951. L'installation de l'eau courante et du chauffage central dans chaque cellule ne date que de 1970 à 1984. Le chauffage central est d'abord au mazout puis en 1981 à pompe à eau de chaleur, la source pouvant atteindre 9 degrés et la température des eaux du lac en hiver variant de 4 à 5 degrés en permanence, même par temps extrêmement froid.

Dans la même période vont être progressivement augmentés les sanitaires nécessaires à la vie commune. L'abbaye en compte 12 dans son immeuble, mais va en créer 30 à travers les maisons et endroits voisins entre 1934 et 1991.

L'écoulement des eaux résiduaires était jadis assuré par des égouts au-dessus desquels était installée la domus latrinarum. Des fosses septiques furent rassemblées en 1955 et évacuées en trois directions. En 1967, un réseau d'égouts séparatif fut créé : les eaux pluviales étaient dispersées naturellement et les eaux résiduaires réunies dans une station d'épuration de la SOAF au sud à droite du monastère.

Les eaux du lac n'étant pas toujours calmes, au Moyen Age, les bateliers organisaient une fête populaire le lundi de Pentecôte. Ils imploraient, contre la grêle et la tempête, Sainte Erine (une martyre de Thessalonique, vers 300), représentée par un magnifique buste en argent doré. Entre les guerres de 1818 et 1939, la statue était portée en procession sur un bateau touristique.

Une zone de protection des abords du site fut créée en 1962, puis améliorée en 1986 pour interdire au sud toute activité nautique avec la pose de bouées flottantes, qui furent volées l'année suivante.

En terminant cette présentation d'un aperçu qui me paraît le moins discutable pour les monastères dont j'ai apprécié la longue histoire, il faut bien reconnaître que les seules années 1920 ou 1950 ont modifié l'application coutumière en ce qui concerne l'eau dans les édifices habituels de leur assemblée communautaire.